



13 JOURS EN FRANCE



ACADÉMIE DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES
INSTITUT DE FRANCE

Projection de « 13 jours en France »

un film de Claude Lelouch
et François Reichenbach

Mardi 19 septembre 2023



Xavier Darcos,
Chancelier de l'Institut de France,
Bernard Stirn,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques,
vous prient de bien vouloir assister à la projection du film

« Treize jours en France »
de Claude Lelouch et François Reichenbach

sur les Jeux olympiques d'hiver 1968 à Grenoble
au temps de la Présidence de Charles de Gaulle

Le mardi 19 septembre 2023 à 19 heures précises

à l'Auditorium André et Liliane Bettencourt

Entrée par le 3 rue Mazarine, 75006 PARIS

*en présence d'Amélie Oudéa-Castera, ministre des Sports et des
Jeux Olympiques et Paralympiques, et du comité d'organisation des JO 2024*

9-12-17 février 1968

Les Trois Glorieuses de Jean-Claude Killy

Texte de Hervé Gaymard issu de son ouvrage
« *Bonheur et grandeur* »

Ce 17 février 1968, la France vit au rythme des Jeux olympiques de Grenoble. Tous les Français, chez des voisins ou au bistro, suivent les épreuves sur des écrans en noir et blanc. Sans savoir d'ailleurs si la neige qui apparaît est réelle, ou si elle est due à la mauvaise qualité de la retransmission. Ce soir-là, tout le monde retient son souffle, car il y a une contestation sur le vainqueur du slalom spécial. À 19 h 48 enfin, juste avant le journal télévisé, après plusieurs heures de délibérations et de vérifications, le jury proclame Jean-Claude Killy vainqueur du slalom spécial. Karl Schranz, son rival autrichien qui pensait l'avoir emporté, est invalidé pour avoir manqué deux portes. Cette troisième médaille d'or, après celles qu'il a déjà obtenues en descente et en slalom géant, fait entrer dans la légende du sport et de la nation cet athlète sobre et peu expansif de 25 ans, au physique d'acteur de cinéma, qui désormais incarne pour le monde entier une France dynamique et persévérante.

Le ski n'a certes pas le même impact que le football, pratiqué alors dans la moindre bourgade de France tous les dimanches après-midi, ou que le cyclisme qui suscite l'engouement depuis le début du siècle. La victoire de Killy, sauf dans les Alpes, ne soulève pas de mouvement de foule apparent. Mais le pays, dans ses profondeurs, tressaille de fierté, car ce moment participe de la reconquête du « rang », cette obsession des années 1960, alliant le bonheur d'un niveau de vie qui s'élève à l'ardeur d'une ambition collective. Grenoble est aussi l'histoire d'une France aux images décolorées, quelques semaines avant Mai 1968, après quoi rien ne sera plus comme avant. Et des épreuves très politiques, comme le match de hockey URSS-Tchécoslovaquie, six mois avant l'entrée des chars soviétiques à Prague, illustre cette *Insoutenable Légèreté de l'être* qui peut mêler le bonheur individuel au malheur collectif. C'est pourquoi il faut revivre ces treize jours de Grenoble que Jean-Claude Killy incarne, car il est l'emblème d'une France persévérante, heureuse et gagnante.

I

À quoi peut penser Jean-Claude Killy, ce vendredi 9 février 1968, dans la télécabine qui le monte vers le départ de la descente olympique, l'épreuve reine des Jeux ? Il est seul avec le vent qui siffle entre les portes disjointes. La cabine tangué, il reste debout, avec parfois un léger sourire aux lèvres, ce sourire qui hésite toujours entre la timidité et la confiance en soi. La veille, l'épreuve a été reportée au lendemain à cause d'un brouillard mauvais qui brouillait les repères et les reliefs. Dans de telles circonstances, le mental commande le corps. Rester mobilisé alors que le rendez-vous se dérobe. Rester concentré alors que la pression s'accroît. Il s'est souvenu de ce que lui avait dit un an plus tôt Toni Sailer, le triple champion olympique de Cortina d'Ampezzo : « Avant Grenoble, fuis le monde, ne vois personne, pour arriver frais. » C'est ce qu'il a fait. Une semaine de régénération grâce à l'air sec des Alpes du Sud, loin de tout. Seul Michel Arpin, l'ami de Sainte-Foy-Tarentaise, rompt cette solitude volontaire. Il fait d'incessants allers-retours depuis l'usine Dynamic pour lui peaufiner les meilleurs skis. Ne pas douter quand l'on connaît une baisse de régime, comme en janvier à Wengen et à Kitzbühel. À tel point que deux semaines avant les Jeux, il a refusé de courir le slalom géant à Megève. Ne pas non plus présumer de son talent, surtout quand on est favori et que votre nom est sur toutes les lèvres.

Cela n'avait pas toujours été le cas. Il était le seul à connaître ces années de vache enragée, la solitude de l'ajusteur-fraiseur dans l'internat sinistre et glacé, la douche hebdomadaire du jeudi, les trop rares retours à Val-d'Isère. Et avec cela, cette maudite tache au poumon qui vous confine au préventorium de Saint-Gervais, quand le souffle semble vous abandonner. Puis les jambes cassées, deux fois. Sans compter l'absurdité de cette mobilisation en Algérie, le cessez-le-feu déjà signé, le désespoir, la souffrance et les tueries en Oranie en ce terrible mois de juillet 1962. Les tunnels avaient été longs, très longs, périlleux aussi, comme quand l'on chemine du barrage de Tignes vers Val-d'Isère. Mais à la sortie, il y a cette fabuleuse récompense, l'arrivée au pays, La Daille, Les Étroits, le vieux village de Val, Le Fornet, Le Joseray, Solaise et Belvedere qui se narguent. Tout ce qui l'avait fait tenir malgré les échecs et les traverses. Car il savait aussi la magie de la neige, l'amour de la montagne, la force de l'admiration et de l'amitié, le chemin du dépassement, toutes ces étapes d'un chemin de vie qui vous hissent hors du trou. Il était sorti de ces difficiles années 1950 avec sa sélection en pôle Espoir en 1959, peu avant sa seizième année. Mais le chemin ne serait pas pavé de pétales de roses. Jamais il ne l'est, contrairement aux apparences, dans le lent cheminement vers les grands destins. Premier coup d'éclat, lors du critérium de la première neige à Val-d'Isère, en ce début décembre de 1961,

où il s'illustre à tout juste 18 ans. Partant avec le dossard 39, tout le monde a quitté la raquette d'arrivée quand il s'élance, et gagne contre toute attente le slalom géant. Première victoire d'une légende qui reste à écrire. D'autant que se succèdent les années incertaines. En 1962 et en 1963, il n'obtient que des résultats médiocres. En 1964, il domine certes le slalom géant à Garmisch-Partenkirchen, mais il n'est que cinquième aux Jeux olympiques d'Innsbruck où le Jurassien Léo Lacroix enlève la médaille d'argent en descente.

À partir de 1965, l'incandescence fait éclater le givre, ouvrant la voie à un parcours prodigieux. Il remporte d'innombrables victoires dans les classiques, notamment l'Arlberg-Kandahar en 1966 et 1967. Il explose à Portillo en 1966, où il est sacré double champion du monde en descente et en combiné. La saison 1967 est son feu d'artifice : en Coupe du monde, il aligne 26 victoires pour 36 podiums, entre le 5 janvier et le 25 mars. Il est un des rares champions à avoir triomphé le même week-end dans des « classiques » comme le Lauberhorn de Wengen ou le Hahnenkamm de Kitzbühel où il enlève la descente et le slalom. En janvier 1967, il s'impose dans six courses de suite dans trois spécialités – à Adelboden (slalom géant) à Wengen et Kitzbühel (descente et slalom) puis à Megève (descente). En 1967, il gagne les cinq descentes de la Coupe du monde, et devient lauréat du Grand Prix de l'Académie des sports. En 1968, il enlève six victoires avant les Jeux. Killy est un miracle d'équilibre qui allie la forme physique, le perfectionnement technique et peut-être surtout la force mentale qui lui autorise cette prise de risque qui lui donne toujours un temps d'avance sur les autres compétiteurs. Il a le sens de la pente, de la meilleure trajectoire, et son départ « catapulté¹ » lui procure l'avantage décisif. Il a respecté la feuille de route qu'il s'était lui-même tracée : « Être le meilleur chaque week-end, dans chaque épreuve de la saison. » Comme dans une marche en montagne, un pied après l'autre. Le meilleur geste. Économiser son souffle, pour pouvoir le forcer quand l'instinct commande. Être le meilleur à chaque course, toujours. Mais pas d'obsession olympique. Le reste viendrait de surcroît.

Lui seul sait ce qu'il pensait ce jour-là. Sans doute ne s'en souvient-il pas, ou ne le dira-t-il jamais, comme tous les grands silencieux dont la retenue est la matrice du destin. « Lutter contre le temps absolu, pas contre le temps des autres », tel est son secret de conduite. Pensait-il à Robert, son père – cet ancien aviateur de la Seconde Guerre mondiale, tout en retenue et en pudeur –, qui notait en cachette dans un cahier d'écolier tous ses résultats, comme il l'apprendra bien plus tard ? À ses mentors, Firmin Mattis, qui avait guidé ses premiers pas à Val-d'Isère, et Bernard Perret à Chamonix ? Il porte le dossard numéro 14. Guy Périllat, l'aîné et ami, part le premier. Course prodigieuse de calme et de régularité. Il a passé le redoutable virage du couloir à 120 km/h. Il semble

1. Il déclenche le portillon de départ en mouvement après s'être appuyé violemment sur ses bâtons, ce qui lui donne dès le début de la course un temps d'avance.

imbattable. Cette médaille d'or que tout le monde prévoit sera son dernier trophée pour couronner un parcours exceptionnel. Les Autrichiens Gerhard Nennung (n° 9), pourtant donné comme favori, et Karl Schranz (n° 11) ne parviennent pas à le détrôner. Les jeux semblent faits, d'autant que les éléments ont changé et vont défavoriser les derniers compétiteurs.

Un vent de vallée a amené de la neige sur le sommet de la piste, la visibilité est nulle. Il faudra forcer le destin. Gagner la course au départ, en se propulsant avec les jambes autant qu'avec les bras, comme un boulet de canon, dans un mouvement étudié, perfectionné et répété sans cesse depuis deux ans maintenant. La « marque » Killy : « Il faut dix mille heures de labeur pour exceller dans son métier ». « Il faut vingt ans pour faire un virage parfait, et souvent, on n'en fait qu'un seul dans sa vie ». Même si l'instinct commande, il ne faut jamais rien laisser au hasard. Et surtout ne pas rester sur l'élan primordial, accroître la vitesse toujours et encore, jusqu'à frôler le décrochage, comme lors du passage de la bosse du Coq, ne pas faire de contre-virage à l'approche. À l'arrivée, huit centièmes de seconde d'avance seulement sur Périllat, avec 1' 59" 85 au chronomètre Omega qui égrène le temps qui fuit dans l'angle de l'écran de télévision à l'image floue. Contre toute attente, c'est Killy qui remporte la médaille d'or de descente, la première. Sur les images de l'époque, à ce moment précis, il faut voir les regards bouleversants qu'échangent les deux hommes, l'espace d'un instant. Ils s'étreignent. Killy semble retenir sa joie primordiale, par pudeur et respect pour l'aîné tout juste détrôné, dont ce devait être l'apothéose. Périllat est admirable. C'est un très grand. Il a le regard de l'immense champion pour le maître juvénile désormais consacré, que quelques miettes de temps vont propulser dans une spirale ascendante à l'aube de la décade prodigieuse qui bouleversera sa vie et le ski français. Ce 9 février 1968 est sa « Première Glorieuse ».

Sa « Deuxième Glorieuse » est acquise trois jours plus tard, le 12 février, dans l'épreuve du slalom géant, remporté avec une aisance qui ne trompe que les amateurs, l'apparente facilité étant toujours le fruit d'un travail prodigieux et inlassable. Dans cette discipline qu'il affectionne, il remporte sans coup férir la première manche. Il ne réédite pas l'exploit à la seconde manche où il termine deuxième, mais son avance au classement général est telle qu'il remporte haut la main sa deuxième médaille d'or. La « Troisième Glorieuse », plus incertaine, n'en sera que plus éclatante. Six jours plus tard, le 17 février, c'est le slalom spécial, qui commence sous de mauvais auspices. L'épreuve éliminatoire est annulée à cause du mauvais temps. Il enlève toutefois la première manche. Mais rien n'est joué. La seconde manche est celle de tous les dangers. La météo s'est dégradée, et l'épreuve va se dérouler dans des conditions épouvantables,

sans visibilité aucune. Les équipes sont dans un état de tension et de nervosité extrêmes. Car derrière les hommes, il y a les nations. Pour la première fois, les Autrichiens sentent des Jeux d'hiver leur échapper face à la *furia francese*. Killy est le premier à partir. Son parcours est impeccable. Il fait la course en tête avec le temps de référence. Il sait depuis toujours que son concurrent le plus redoutable est Karl Schranz. Ils se sont observés, évalués, cherchés, depuis plusieurs saisons. Inexorable, le moment est venu de leur confrontation décisive. C'est un duel, à l'ancienne.

Chacun retient son souffle quand l'Autrichien s'élance. L'étonnement est général quand il s'arrête brusquement au milieu du parcours. Il affirme avoir été gêné par des spectateurs, ce qui est difficilement vérifiable. Pourtant, les autorités de course prennent une décision tout aussi surprenante qu'inédite : elles lui donnent une deuxième chance. Schranz concentre alors toute sa fougue et son talent dans ce rattrapage, et souffle de quelques centièmes de seconde la victoire à Killy. Il faut regarder attentivement les images tournées sur le vif par Jacques Ertaud, dans *Les Neiges de Grenoble*. On voit un Killy déçu, mais qui accepte le verdict sportivement. Schranz semble être dans une situation psychologique étrange. Au milieu de la liesse de ses compatriotes, il apparaît en apesanteur, peu sûr de lui, se forçant presque à sourire. Sait-il ou sent-il quelque chose ? Six heures plus tard, le verdict tombe : il est déclassé par le jury² pour avoir raté deux portes lors de sa première tentative. Sa deuxième course est donc forclosée. Killy est proclamé vainqueur et obtient sa troisième médaille d'or. Il a réédité l'incroyable exploit de Toni Sailer à Cortina d'Ampezzo en 1956, qui n'a jamais été égalé depuis. Il entre dans la légende et dans la « liberté grande » chère à Julien Gracq. Car pour lui, la motivation première de la recherche de la victoire depuis si longtemps a toujours été l'obsession de la liberté.

II

Comme Delon dans *Plein Soleil*, Killy crève l'écran. Il l'éclaire de son sourire, de son regard, de ses gestes que l'on semble voir au ralenti, dans une sobriété qui renforce sa densité. Il a 25 ans mais il semble sans âge, à la fois juvénile et grave. Sur ce moment de bonheur français qu'il incarne et qu'il offre pour toujours, nous avons la chance d'avoir un document inégalable, un film méconnu, indisponible, rarement projeté, une véritable œuvre d'art signée Claude Lelouch et François Reichenbach : *Treize jours en France*. Il faut déguster cette œuvre étrange, la laisser vous envahir pour vivre ce moment parfait, car ces quelques pages

2. Tout comme le Norvégien Hakon Mjølne.

ne transfigureront jamais l'émotion et la force qui sourd de ces images. Et tout ensemble, la musique de Francis Lai, les chansons de Pierre Barouh et la voix de Nicole Croisille se conjuguent pour donner cette note bleue inatteignable que furent peut-être les Jeux olympiques d'hiver de Grenoble, en ce mois de février 1968, trois mois tout juste avant le joli mois de mai.

Tout avait commencé deux ans plus tôt, après la sortie d'*Un homme et une femme*. Claude Lelouch avait reçu un appel insolite d'André Malraux, ministre de la Culture, passionné de cinéma, qui avant guerre avait porté à l'écran son roman *L'Espoir* sous le titre *Sierra de Teruel*. Il avait également écrit une *Esquisse de psychologie du cinéma*, jamais rééditée, dont on ne retenait généralement qu'une phrase, « par ailleurs le cinéma est aussi une industrie », qui prenait à contre-pied quelques dizaines de pages sur l'art cinématographique comparé aux autres formes d'expression artistique. Il avait aimé le film et lui demandait de venir le projeter à l'Élysée pour Charles et Yvonne de Gaulle. Le jeune réalisateur de 29 ans, malgré la toute récente auréole de sa Palme d'or du Festival de Cannes, était impressionné bien sûr. Il se souvenait encore parfaitement qu'il avait filmé le Général en juin 1958, proclamant son célèbre « Je vous ai compris ! » au balcon du Gouvernement général. À l'issue de la projection privée, le Général lui donne du « cher Maître », comme il se plaisait à le faire avec les artistes qu'il estimait, et l'assure de sa disponibilité pour l'aider. Lelouch qui aime le sport, et qui sait filmer les sportifs en mouvement, tant dans le sport automobile que le cyclisme, lui avait parlé de son souhait de faire un film sur les Jeux olympiques de 1968, et de pouvoir accéder à toutes les épreuves et toutes les coulisses. « Vous serez donc le cinéaste officiel de Grenoble » avait alors lâché, marmoréen, le Général.

Ce qu'avait évidemment immédiatement refusé Lelouch. Il ne voulait pas faire un film officiel, tel l'*Olympia* de Leni Riefenstahl, à l'esthétisme glacé et ambigu, dont l'ombre portée avait défiguré le principe même du film olympique. L'exact contraire de l'ambition du jeune cinéaste : « Ce que j'aime dans le sport, c'est l'humain ». À défaut d'une mission officielle, il avait obtenu une laissez-passer pour avoir la liberté de filmer partout en permanence. Treize jours et treize nuits presque sans sommeil pour ses cinq équipes, avec François Reichenbach, Guy Gilles et les frères Janssen, Pierre Willemin pour le parcours de la flamme, plus de cent heures d'images filmées à la diable avec cette touche qui n'appartient qu'aux plus grands. Un montage fiévreux pour en tirer une œuvre de cent sept minutes, destinée à être projetée hors compétition au Festival de Cannes. Une nuit de route, malgré les difficultés à trouver de l'essence, les marches du palais, au petit matin, les bobines sous le bras. À 9 heures la projection commence. Après un conciliabule, Lelouch, Truffaut, Godard, Polanski, Malle décident d'arrêter le festival. Pas de smokings pendant les barricades.

Le film tombe à la trappe. Il n'est pas compris par les sportifs, parce qu'il est beaucoup plus qu'un film sur les Jeux olympiques. Et il ne trouve pas son public, car il accorde trop de place à un sport, le ski, qui n'a pas l'universalisme du foot ou du vélo. C'est donc un échec en France, où il est encore aujourd'hui totalement méconnu. Mais pas au Japon, où le ski suscite alors un formidable engouement, dans la perspective de la préparation des Jeux olympiques de Sapporo de 1972. Ni aux États-Unis où son principal acteur involontaire est une star depuis qu'en 1965 il a été surnommé « King Killy » par Serge Lang, fondateur de la Coupe du monde, dans *Ski Magazine USA*. Sa performance aux championnats du monde de Portillo en 1966 conforte sa gloire américaine. Et son apothéose de Grenoble en fait un demi-dieu qui déplace les foules et fait fantasmer les femmes. À New York, il ne peut descendre la Cinquième Avenue sans être happé par ses fans, qui le harcèlent pour être photographiés avec lui. Il fait la cover de nombreux magazines. Il est devenu l'équivalent d'une star de cinéma, et il ira d'ailleurs bientôt vivre et travailler en Californie.

Jamais peut-être un film documentaire n'a été à ce point le roman d'une époque rétrospectivement heureuse, sans un commentaire, seulement des images saisies avec maestria, des vies, des silences, une bande-son qui vous émeut en même temps qu'elle vous élève. « Nous étions plus intéressés par l'émotion que par le sport », dira bien plus tard Lelouch. Ce film à fleur de peau saisit sur le vif les sportifs, la France et les Français de ces années-là et constitue un témoignage politique exceptionnel. Performance cinématographique où les acteurs sont approchés au plus près sans qu'ils le sachent, innovations techniques formidables, grâce à Willy Bogner, qui suit l'ouvreuse de la descente, caméra entre les genoux, pour nous donner des images exceptionnelles qui happent la pente, telle que l'on ne l'a encore jamais vue. Les acteurs involontaires de ce grand moment de cinéma sont évidemment les sportifs. Killy et Périllat, bien sûr. Mais aussi Marielle Goitschel dont l'énergie éclabousse l'écran. La fraîcheur et les taches de rousseur d'Isabelle Mir. La beauté sereine d'Annie Famose et son sourire à faire chavirer. Les larmes d'émotion qui sourdent des yeux verts de Peggy Fleming, la plus belle patineuse artistique de tous les temps, filmées alternativement en couleurs et en sépia, comme pour illustrer qu'il n'est jamais de joie sans mélange. La concentration des athlètes, tendus vers un idéal qu'ils sont les seuls à connaître.

La caméra virtuose de Lelouch saisit les slalomeurs qui répètent mentalement l'épreuve avant le départ, les yeux fermés, par le mouvement aérien de leurs mains dans le vide. La hantise de la faute. L'infinie tristesse de la dure loi du sport. Quand le patineur loupe un saut, pis encore quand il tombe, humilié, se rétablit

et donne le change, alors qu'il sait que tout est fini. Quand le skieur chute après une faute de carre, qu'il se met à pleurer comme un gosse, et qu'il martèle de son bâton cette neige parfois salvatrice, mais à ce moment-là traîtresse. Quand le bobsleigh ou la luge se renverse. Plus difficile encore peut-être est le sentiment de sentir les précieux centièmes de seconde s'échapper, sans pouvoir rien faire face à un *fatum* inexorable. Des années d'effort ruinées l'espace d'un instant. C'est la terrible loi du sport. Moments de victoire, mais aussi de défaite, comme pour ce couple de patineurs soviétiques dont l'entraîneur tente de sourire quand même, qui doivent redouter le retour à Moscou, car ils ont failli à l'édification de la *rodina*, la grande patrie soviétique. Et l'effort toujours qui porte les corps, les muscles et les poumons à leurs limites, fondeurs hors d'haleine, hockeyeurs épuisés, athlètes vidés, pétris de douleurs, dont les caméras saisissent la vacuité du regard après la guerre, quand la victoire s'est dérobée. La beauté pure et nue, dans le triomphe comme dans l'accablement. C'est tout cela ensemble la magie olympique, les femmes et les hommes de toutes les nations qui un jour dans leur vie donnent tout pour un dessein inexprimé qui les dépasse.

« C'est plus un film sur la France que sur les Jeux, sur les hommes et les femmes anonymes autant que sur les stars », dira Lelouch, dont la caméra a sublimé ces années-là, avec tendresse, puissance et gentillesse. « On ne savait pas ce qu'on filmait », certes, et c'est la France dans sa vérité qui jaillit. Une époque où l'on n'était pas blasé, même si la société de consommation commençait insidieusement à produire ses ravages. Il y a de la fraîcheur et de l'enthousiasme sur le parcours de la flamme olympique. Les jeunes filles en tenue de lendit, avec leurs shorts blancs en coton, ont du mal à réchauffer leurs cuisses marbrées par le froid, mais ce jour-là, à courir ainsi pour la flamme, toutes les filles sont belles. Dans chaque village traversé, l'harmonie municipale est sur son trente et un et s'exécute dans la gravité et la bonne humeur. Le boucher a sorti son accordéon de derrière le comptoir, et tout le monde valse dans le bistro voisin, où l'on fume des Gitanes papier maïs. Les petits garçons portent encore des pulls à torsades tricotés main. Au bord de leur liberté, les femmes aux yeux de biche resplendissent dans leurs sombres jupes étroites. Les mémés ne se laissent pas perturber par la cérémonie d'ouverture, courbées, elles ramassent des pissenlits avec leur Opinel. C'est une génération qui a eu faim il n'y a pas si longtemps.

Les chasseurs alpins ont des skis Aluflex, des lunettes Vuarnet, ils déchargent de leurs hottes la neige sur les pistes, qu'ils tasseront ensuite au coude à coude avec leurs chaussures en cuir à double tige. Le soir, ils feront fureur auprès des filles. Les gendarmes sont débonnaires. Toutes les musiques militaires ont été mobilisées, la fanfare de la division alpine, mais aussi la musique de l'air. Les chefs de musique sont petits, coiffés d'un képi plus haut que leur tête, pénétrés de la solennité de l'instant. Les 4L Renault se vantent d'avoir enfin une quatrième

vitesse, par un autocollant sur leur lunette arrière. Les Estafette Renault de la gendarmerie ont les phares écartés du nez, ce qui leur donne pour toujours ce regard à la fois triste et ahuri. Les cameramen fument comme des pompiers. Et tout le monde mange des biscuits Brun. La flamme a fait un parcours étonnant, à pied, sur des véhicules de fortune, sur des tracteurs sortis de leurs granges, à skis nautiques sur l'Isère, à vélo, à skis de fond, pour arriver le jour de la cérémonie d'ouverture à Grenoble, et être transmise à Alain Calmat, médaille d'argent de patinage artistique à Innsbruck. On le voit entrer dans le stade, progresser vers l'immense escalier de quatre-vingt-seize marches, le monter en courant, obsédé par le faux pas qui serait fatal, jusqu'à la vasque. Le battement de son cœur est amplifié et entendu par les 60 000 spectateurs et le monde entier, jusqu'à l'embrasement final qui signe le début des Jeux.

Le général de Gaulle, à la fois débonnaire et impressionné, est là avec Yvonne. Il refuse avec dédain le plaid qu'on lui tend, il sourit de recevoir un des œillets lâchés dans le ciel qui envahissent le stade, il regarde à la dérobée Farah Diba, impératrice d'Iran, éclatante de beauté, au cou prodigieux de sensualité, qui filme la cérémonie en super-8. Il chausse brièvement ses lunettes pour relire la déclaration d'ouverture, pourtant très brève, qu'il déclamera avec sa scansion inimitable, à la demande du président du Comité international olympique, Avery Brundage. Georges Pompidou, le Premier ministre, viendra pendant les épreuves. On le voit, la clope au bec, emmitoufflé dans un manteau de mouton en peau retournée, à la mode ces années-là, accompagné de son ministre des Sports, François Missoffe, l'intégrité et l'élégance même, qui depuis deux ans a repris en main l'organisation de ce rendez-vous que la France a avec elle-même. Les images de Claude Lelouch nous montrent des Jeux encore artisanaux, avant que l'argent n'envahisse tout, où les panneaux publicitaires sont étriés et peu nombreux, et les militaires omniprésents. L'ambiance est à la fois sportive, simple, solennelle et bon enfant.

Mais l'histoire est sous-jacente. Pas seulement parce que les Jeux de Grenoble de 1968 signent la fin d'une époque, bientôt rattrapée par la fête étrange de mai. Mais aussi par le révélateur géopolitique que sera le match de hockey sur glace URSS-Tchécoslovaquie. Invaincus depuis cinq ans, les Soviétiques sont les grands favoris, mais les Tchèques ne font pas de concessions. Ils savent que le gardien soviétique, Konovalenko, est psychologiquement fragile. Ils remarquent que leurs adversaires n'ont pas mis de protections à l'extrémité de leurs patins, exigent et obtiennent leur mise en conformité, ce qui retarde l'épreuve et accroît encore la tension. Violence incroyable du match, dans les regards autant que dans les gestes. Les Tchèques gagnent par cinq buts à quatre. Épuisés, ils perdront ensuite face aux Canadiens, et n'obtiendront qu'un match

nul face aux Suédois. Au classement général, ils devront donc se contenter de la médaille d'argent, alors que les Soviétiques arrachent la médaille d'or. Le résultat final fut la parabole des événements de cette année-là : ce match du 15 février représente les prémices du printemps de Prague, qui allait commencer dans l'allégresse quelques semaines plus tard avec le discours de Dubček sur « le socialisme à visage humain », puis se fracasser le 21 août avec l'arrivée des chars soviétiques. L'histoire bégayera en mars 1969 aux championnats du monde de hockey, déplacés de Prague à Stockholm pour éviter tout incident. Les Tchèques gagneront à deux reprises contre les Soviétiques, suscitant de formidables flambées nationalistes dans tout le pays, mais au classement final c'est tout de même Moscou qui l'emportera. Il faudra encore vingt ans pour que la banquise craque.

III

Killy comme métaphore. Comme la France, il a fallu se sortir des années grises par la ténacité portée par un projet. Sa victoire est celle d'une époque, au mitan des « Trente Glorieuses », où l'avenir appartient à ceux qui le construisent, où tout est possible, et le chômage inexistant. Où l'exploit d'un homme se conjugue avec l'élévation du niveau de vie, qui permet à un nombre croissant de Français d'accéder aux sports d'hiver. Quelques stations existaient avant guerre, le conseil général de Savoie avait pris l'initiative de créer Courchevel en 1946, mais c'est depuis le début des années 1960, avec le « plan Neige » de la Cinquième République naissante, que l'équipement de la montagne explose, notamment dans les Alpes du Nord. Pas une année sans qu'une nouvelle station n'ouvre. Et le matériel progresse à une allure vertigineuse. Les fixations automatiques et les pivots remplacent les câbles et les lanières en cuir. Les carres deviennent « cachées » et offrent une meilleure prise sur la glace. Les chaussures double tige à lacets font place aux chaussures à crochet, au cuir plastifié, puis aux coques plastiques. Le métal puis la fibre de verre supplantent le lamellé-collé hickory dans la fabrication des skis. Georges Salomon construit une grande marque internationale depuis son atelier du chemin de la Prairie prolongée, à Annecy, tout comme Laurent Boix-Vives, venu de Moûtiers, à Voiron avec les skis Rossignol. Dynamic, Look, Dynastar, Ramy, Gamet, Heschung sont les autres emblèmes de cette époque. Le ski est à la mode, et l'après-ski aussi. Les femmes se font belles dans les stations. Le grand air leur va bien.

Ce fut aussi la décennie la plus prodigieuse du ski français. À la fin des années 1950, Adrien Duvillard avait ramené l'espoir après ces années médiocres qui

avaient succédé à la grande époque d'Henri Oreiller. Bonne surprise, à Squaw Valley, en 1960, avec la médaille d'or de Jean Vuarnet. Et le bronze pour Guy Périllat, qui inaugure ainsi une formidable saison 1961 où il gagne tout. Aux championnats du monde de Chamonix de 1962, il doit toutefois céder la place à Charles Bozon en slalom, et à Karl Schranz en descente. Innsbruck manifeste le réveil français : l'or pour François Bonlieu en slalom géant, l'argent pour Léo Lacroix en descente, et le légendaire doublé des sœurs Goitschel : l'or pour Christine en slalom, devant Marielle, et l'inverse au géant ! La France est en marche. Avec une étape prodigieuse, les championnats du monde de Portillo en 1966, les seuls jamais organisés dans l'hémisphère Sud, à 3 000 mètres d'altitude dans la Cordillère des Andes.

Il y a une photo émouvante du départ de l'équipe de France, sur l'échelle de coupée de l'avion de la TWA. Les garçons en costume-cravate, les filles plus *casual*. Au bas de l'escalier, Jean Béranger, l'élégance-née, l'entraîneur des filles. En haut, René Sulpice, l'entraîneur des garçons. Entre eux Georges Mauduit, Florence Steurer, Christine et Marielle Goitschel, Annie Famose, Léo Lacroix, Isabelle Mir, Guy Périllat, Jean-Claude Killy. Ils ont entre 16 et 28 ans. Ils vont gagner 16 médailles sur 24, dont 6 en or : Killy en descente et en combiné, Périllat en géant, Annie Famose en slalom, et Marielle Goitschel en géant et en combiné. La médaille d'or de descente ne lui sera attribuée qu'en 1988, après qu'un test médical eut établi qu'Erika Schinneger, vainqueur initial, était en fait un homme. C'est une belle bande, sportive, décontractée et solidaire. Dans un reportage de l'époque, on sent un vrai esprit d'équipe qui transcende les trajectoires personnelles.

À un journaliste qui lui affirme qu'il sera difficile de faire la même chose à Grenoble, Killy, à qui l'or va déjà si bien, répond dans un grand sourire : « Nous sommes une équipe formidable, et il n'y a pas de raison que cela ne dure pas jusqu'en 1968 ! » La première Coupe du monde, inaugurée en 1967 à Berchtesgaden, ne démentira pas l'augure : Killy remporte 26 épreuves sur 36 dans la saison, Guy Périllat et Georges Mauduit complétant le palmarès. Puis vint l'apothéose de cette décennie française avec Grenoble.

L'immense succès des Jeux de Grenoble fut la conjonction d'une initiative locale et d'une volonté politique nationale. Élu en 1959, le maire de la grande cité alpine, Albert Michalon, ancien résistant, voulait faire bouger sa ville, handicapée par un manque criant d'infrastructures. C'est avec le préfet de l'Isère, Francis Raoul, un architecte prodigieux, Laurent Chappis, le Savoyard qui avait imaginé pendant ses cinq années de stalag les stations de ski qu'il créerait à son retour, et Georges Cumin, polytechnicien ébouriffé de génie,

que l'idée de la candidature prit corps, avec le soutien sans faille de l'État. L'échec de Lyon face à Mexico pour l'organisation des Jeux d'été déblaye le terrain, une campagne méthodique, un film formidable de huit minutes de Jack Lesage, *Trois roses, cinq anneaux*, font le reste : le 24 janvier 1964, le Comité international olympique rend sa décision, en présence de Maurice Herzog, le vainqueur de l'Annapurna en 1950, secrétaire d'État aux Sports. La victoire de la gauche emmenée par un ingénieur atypique, Hubert Dubedout, aux élections municipales de 1965 ne remet pas en cause le projet, qui mariera le volontarisme gaullien et la démocratie participative des groupes d'action municipale. Grenoble, ville sportive, culturelle, universitaire et scientifique, devient à la mode. Dans *César et Rosalie* de Claude Sautet, quand Romy Schneider quitte Yves Montand et Sami Frey, c'est évidemment dans la cité dauphinoise qu'elle part refaire sa vie...

Grenoble est aussi le résultat de la reprise en main du sport français après le désastre des Jeux d'été de Rome de 1960, quand l'on voit de Gaulle en survêtement dans un dessin de Jacques Faizant maugréer : « Dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même ! » Maurice Herzog, haut-commissaire puis secrétaire d'État aux Sports, aura encore davantage les coudées franches pour développer une politique volontariste qui renoue avec celle de Léo Lagrange, le secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports du Front populaire, pour qui de Gaulle avait une grande estime³. Disposant de moyens budgétaires importants, il met en œuvre la fameuse « pyramide coubertienne » qui allie le sport de masse, le sport à l'école à la promotion du sport de haut niveau. Pour cela, Maurice Herzog crée un Conseil national du sport, nomme le colonel Marceau Crespin directeur de la préparation olympique, fonde l'INSEP, institue des bourses pour les athlètes, par ailleurs employés aux douanes ou à l'Imprimerie nationale, et met en place des directeurs techniques nationaux dans les fédérations sportives. Il y a surtout une envie de vaincre et de se redresser, à l'image de la France de cette époque qui veut projeter une nouvelle puissance et reconquérir son rang, ce dont témoigneront aussi bien Honoré Bonnet, le véritable père de cette résurrection du ski français, que ses enfants rieurs et bosseurs qui pour toujours le vouvoieront avec un immense respect et une infinie tendresse.

Grenoble aura été le point d'orgue de cette décennie prodigieuse, même si en Coupe du monde 1969-1970, Michèle Jacot, Patrick Russel, Jean-Noël Augert, Alain Penz traceront de beaux sillages, ainsi qu'Ingrid Lafforgue, Henri Duvillard et Fabienne Serrat les années suivantes. Avant le coup de tonnerre du 9 décembre 1973, à Val-d'Isère, dans une étrange concordance des temps avec la crise du pétrole qui vient d'éclater avec la guerre du Kippour, où l'équipe de France est décapitée par l'exclusion de la plupart de ces athlètes, décision

3. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Léo Lagrange, qui trouvera la mort dans les combats de juin 1940, était en relation avec le colonel de Gaulle, dont il partageait les idées concernant la création d'un corps blindé.

aventureuse et inexplicable du président et de l'entraîneur de la Fédération française de ski. Il faudra des décennies pour s'en remettre, malgré quelques jalons dans ce désert blanc : Danièle Debernard (argent à Sapporo, bronze à Innsbruck), Michel Vion (champion du monde en combiné en 1982), Perrine Pelen (argent et bronze à Sarajevo), Franck Piccard (or et bronze à Calgary, argent à Albertville) et Jean-Luc Crétier qui redonne à la France une médaille d'or en descente aux Jeux de Nagano, trente ans après Killy, avec sept centimètres et vingt-cinq kilos de plus que lui. Depuis, le rêve de tous ceux qui aiment le ski est toujours de renouer avec ces années héroïques.

Un mois seulement après la cérémonie de clôture des Jeux de Grenoble, le mouvement du 22 mars commence à Nanterre. C'est le prologue de la révolution de mai, qui commence le 2 mai avec la fermeture de la faculté et se termine avec le réapprovisionnement des stations-service pour le week-end de la Pentecôte, le 1^{er} juin, quand « chacun est rentré dans son automobile », comme le chantera Nougaro dans *Paris Mai*. Quatre semaines seulement qui auront bouleversé la France, la même année que la Tchécoslovaquie, le Mexique ou la Californie. Il est tentant de voir dans les Jeux de Grenoble l'apogée d'un monde ancien qui va laisser place à une autre civilisation des mœurs. Ainsi que la fin de partie, en forme de triomphe, d'une décennie gaullienne et héroïque, forclosée avec hauteur moins d'un an plus tard sur une plage d'Irlande battue par les vents. Mais on peut tout autant retenir une vue panoramique d'un moment de bonheur français qui se cristallise à Grenoble, s'épanouit en mai et se prolonge jusqu'à l'arrivée de la crise, à l'automne de 1973 qui précède de six mois la mort tragique de Georges Pompidou le 2 avril 1974, dont la seule ambition était qu'on ne retienne pas son nom, puisqu'il voulait être le président du bonheur. Les événements de mai sont ambivalents : bien sûr, il y a des grèves, des barricades, des arbres arrachés, des gaz lacrymogènes, un évanouissement étrange de l'autorité, une certaine peur devant l'inconnu ; mais également une absence de haine, pas de victimes, un gargarisme de paroles qui frôle l'étouffement, une absence de tragique qui exclut ces semaines de la cohorte des « journées sanglantes » qui ont jusqu'alors scandé l'histoire de France. Comme le dira Malraux en juin, il y avait peut-être « chez ceux qui défilaient, comme chez ceux qui les regardaient passer, la conscience de la fin d'un monde », mais le regard de la mémoire donne davantage d'unité à ces années composites aux aspirations contradictoires. Une ambition et une fierté françaises. L'élévation régulière du niveau de vie pour toutes les classes sociales. La libération des mœurs, qui avait commencé avec Brigitte Bardot, qu'avait bien connue Killy, et la pilule contraceptive. La démocratisation de la culture. La note bleue de ces années-là n'a pas fini de résonner dans nos mémoires.



ACADÉMIE
DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES

Institut de France
Auditorium André et Liliane Bettencourt
3 rue Mazarine - Paris 6^e
academiesciencesmoraletespolitiques.fr